

## 22) VILLES DE FLANDRE ET D' ITALIE: RELECTURES D'UNE COMPARAISON TRADITIONNELLE (M) Prof. Dr. Elisabeth Cruzet-Pavan

### Villes de Flandre et d'Italie: relectures d'une comparaison traditionnelle

*Pesée démographique et réseaux urbains. Italie (siècles XIII-XV)*

**Giuliano Pinto**, Dipartimento di studi storici e geografici, Università degli studi di Firenze, Italia  
Via San Gallo 10, 50129 Firenze e-mail [gipinto@unifi.it](mailto:gipinto@unifi.it)

Le tableau démographique des villes italiennes entre XIIIe et XVe siècle est bien connu, il y a une quinzaine d'années (M. Ginatempo – L. Sandri, *L'Italia delle città*, Firenze, 1990), même s'il est susceptible d'être un peu modifié ou enrichi.

En bref, à la fin du XIIIe siècle l'Italie comptait presque 200 villes de 5 mille habitants au moins. Au sommet il y avait trois métropoles (Milan, Venise et Florence) qui avaient plus de 100 mille habitants; l'ensemble de la population urbaine dépassait 2 million et demi d'habitants, atteignant peut-être trois millions. Le taux d'urbanisation de l'Italie était de l'ordre de 20 à 25%, véritablement exceptionnel pour l'Europe de l'époque. Aucune région européenne connaissait une telle urbanisation.

La distribution des centres urbains n'était pas uniforme entre les diverses parties de l'Italie. Les semis des villes était notamment lâche dans les grandes vallées alpines, aux extrémités orientale et occidentale de la péninsule, et dans une large partie du Mezzogiorno et des grandes îles (Sicile et Sardaigne), où les centres urbains majeurs se succédaient le long des côtes alors que d'amples espaces vides demeuraient à l'intérieur. Parmi les 25 villes de plus de 20.000 habitants, seulement 4 se plaçaient dans l'Italie du sud. Les ensembles urbains les plus consistants étaient situés sur les grands axes de la plaine du Pô (Milan – Venise, Milan – Bologne) et en Toscane (vallée de l'Arno). L'Italie centrale (Toscane au sud de l'Arno, Ombrie, Marches, Latium septentrional) se caractérisait par un tissu dense de petites villes (entre 5.000 et 20.000 habitants).

Quelles sont les raisons de cet essor urbain?

Il faut rappeler avant tout la tradition romaine de villes italiennes. Au sein de l'Europe du haut Moyen Âge, malgré le déclin du nombre de leurs habitants et de leur poids politique, les villes continuaient à apparaître comme caractéristiques de l'Italie: Milan, Rome, Ravenne, Lucques, Naples demeurèrent les centres les plus importants de l'Occident chrétien; à ces villes s'ajoutent bien tôt d'autres centres comme Venise, Pise, Gênes, etc. Le fort démarrage démographique et économique entre Xe et XIIIe siècle eut comme acteurs principaux les villes. Elles devinrent pôle d'attraction pour les habitants des campagnes les plus voisines. La manufacture du textile, le bâtiment, l'artisanat des ateliers attiraient main-d'œuvre peu ou guère qualifiée; mais des campagnes arrivaient aussi des grands et moyens propriétaires fonciers et des représentants des classes professionnelles, surtout des notaires. Grâce au grand développement des activités marchandes, bancaires et manufacturières, les villes italiennes devinrent le cœur économique de l'Occident européen et de la Méditerranée. De plus la dimension internationale de beaucoup des villes (en particulier Venise, Gênes, Florence, Rome) était un facteur important de croissance. Mais telle dimension n'était pas prérogative des seules villes principales; centres grands et moyens comme Pise, Sienne, Lucques, Plaisance, Asti, etc. et centres mineurs comme Chieri, Prato, San Gimignano avaient une dimension internationale plus ou moins répandue.

Il s'agissait d'un fort polycentrisme économique et d'une compétitivité au niveau international qui intéressait beaucoup de ces centres, majeurs et mineurs. C'est difficile pour cela parler des réseaux des villes; il s'agissait plutôt d'ensembles de villes. C'est difficile parler de marchés régionaux, mais plutôt on relève une somme d'activités et de compétences. Nous connaissons mieux en effet pour cette époque les échanges internationaux que les relations régionales et interrégionales,

c'est à dire les flux sur la brève et sur la moyenne distance. Cependant pour quelque ville et pour quelque zone, ce réseau au niveau régional ressort plus évident. Pour Venise et les centres urbains de la Terraferma venetienne (Treviso, Padoue, Vicenza, etc.) jusqu'à les villes côtières, ou près de la côte, au sud du Pô (Ferrare et Ravenne), on peut utiliser peut-être, déjà pour la fin du XIIIe siècle et les premières décennies du XIV, lorsqu'il n'y avait pas encore un état venitien de Terraferma, le terme de réseau, dans le sens d'une intégration économique très avancé. Le grand marché venitien de Rialto n'attirait pas seulement les produits agricoles et manufacturiers des villes de la Terraferma, mais il en influençait en partie les économies en rapport aux exportations envers la grande ville lagunaire.

Si au contraire nous considérons la Toscane de la même période, c'est très difficile, si non impossible, de parler d'un système de villes, dans le sens de centres liés par flux économiques qui pesent sur le développement de chaque ville. Par exemple, les échanges de Florence avec Lucques et Sienne étaient plutôt faibles. Lucques, ville de moyenne consistance démique (35 mille habitants à peu près) avec un territoire très petit qui arrivait jusqu'à la mer, avait des relations plus étroites et des échanges plus serrés avec Gênes et avec les villes des Flandres. Pistoia, petite ville de 15 mille habitants à 30 km de Florence, à la fin du XIIIe siècle avait peut-être plus d'échanges avec Bologne (mais aussi avec l'Angleterre) qu'avec la majeure ville de la Toscane.

En effet les principales villes italiennes de l'apogée médiéval connaissent une expansion à l'extérieur sur une double échelle. Elles étaient au centre avant tout d'un réseau international constitué par les rapports marchands sur les longues distances. Pour chacune des quatre villes principales (Milan, Venise, Gênes et Florence), mais aussi pour villes moyennes comme Sienne, Pise, Lucques, Asti, Plaisance, on pourrait signer aisément sur une carte le réseau des relations internationales, ou au moins sur la longue distance, qui comprénaient surtout les activités financières et marchandes. Chacune des ces villes, en outre, se plaçait au centre d'un territoire, dans une échelle locale ou régionale, avec un ensemble des rapports aussi bien politiques que économiques. Si les relations politiques entre les villes voisines sont bien connues et étudiées, beaucoup moins nous connaissons les relations économiques, car les historiens ont étudié surtout le rapport (classique) ville-contado, c'est à dire les relations entre la ville et son propre territoire.

Le tableau de l'urbanisation italienne change de façon notable dans le siècle et demi suivant, par la très forte chute démographique, avant tout, et aussi par les transformations qui atteignent l'économie et les institutions politiques. C'est un période en même temps de crise (démographique surtout), de transformations (au niveau économique et social) mais aussi de développement (surtout sur le plan institutionnel et administratif) et en ce qui concerne la conscience des phénomènes de différente nature..

Au milieu du XVe siècle, le réseau urbain se présentait de manière beaucoup moins dense et consistante qu'un siècle et demi auparavant. Les villes de plus de 20.000 habitants s'étaient réduites de 25 à 13-14; trois seulement comptaient plus de 50.000 habitants: Milan, Venise et Gênes. La Toscane, où les villes avaient perdu presque les deux tiers de leur population (Florence de 100.000 et plus d'habitants à 40.000 à peu près, Sienne de 40.000 à 18.000, Pise de 40.000 à 10.000, etc.), et les autres régions de l'Italie centrale avaient payé le plus lourd tribut. Cela c'était la conséquence d'une concentration exceptionnelle de la population entre XIIIe et XIVE siècle, de la formation donc d'un milieu tout favorable au développement des épidémies. En outre, l'insuffisance du plat pays et des espaces politiques des villes établait des bornes précis à la remontée démographique. Que la Florence de l'Humanisme et de la Renaissance atteint tout juste à la moitié des habitants qu'elle comptait au temps de Dante, ne signifie pas un déclin économique en quelque mesure comparable à l'ampleur de la chute démographique.

Plus en général à demi XVe siècle le nombre des citadins résidants dans des villes d'au moins 5.000 habitants avait chuté de plus de la moitié au cours de la crise, se réduisant à environ 1,3 million d'habitants. Cette évolution se traduisait par une répartition nouvelle entre cités et plat pays, plus favorable aux campagnes.

Dans la seconde partie du XVe siècle et dans les premières décennies du XVIe, les villes italiennes semblent retrouver la plus grande partie du poids démographique de l'apogée médiévale, même si cette récupération est accompagnée d'une modification sensible des hiérarchies antérieures. Désormais les villes les plus peuplées, à côté des centres anciens du Nord (Milan, Venise, Gênes, Bologne), sont les grandes capitales du sud (Naples et Palerme, et Messine aussi) et également Rome qui a pleinement recouvré son rôle de centre économique de la Chrétienté, notamment sur le plan financier; il s'agissait en outre d'un grand centre de consommation et des services.

Les villes de plus de 20.000 habitants étaient de nouveau une vingtaine, dont 4 ou 5 dans le sud, en témoignage d'une disparité dans le peuplement urbain entre l'Italie centrale et septentrionale et l'Italie du sud en train de s'affaiblir. Il restait toutefois une différence fondamentale: dans les villes du centre et du nord de la péninsule le poids démographique continua à être la conséquence du rôle économique (manufacture, commerce) de tels centres, et assez moins du fait qu'il s'agissait de capitales d'états à dimension régionale (Florence et Gênes) ou qui s'étendaient sur plusieurs régions (Milan, Venise); au contraire l'extraordinaire croissance démographique de Naples, qui va devenir au XVIe siècle une des plus peuplées villes européennes, et de Rome et Palerme, est le résultat de leurs status de capitales, de siège du prince et de la cour, de centres administratifs et de service; il s'agit aussi de grandes agglomérations de consommateurs.

Le trend démographique et les recherches sur l'évolution de l'économie et des structures sociales et politique de l'époque portent à des considérations de caractère général sur la situation des villes italiennes entre XIIIe et fin du XVe siècle, qui nous pouvons fixer en une série de points.

1.- Au changement des hiérarchies démiques correspond en beaucoup de cas un changement des hiérarchies économiques. Le fort polycentrisme économique de l'apogée médiévale vient à manquer par suite du substantiel déclin de beaucoup de centres qui étaient autrefois au premier rang (Padoue, Pise et Sienne par exemple) et de beaucoup de centres de moyenne importance (Asti, Plaisance, Pistoia, Orvieto, Perouse, Amalfi, etc.). Celles villes perdent leur rôle économique international ou interrégional pour devenir pour la plus part centres administratifs locaux. Il s'agissait, bien sûr, d'un particularisme économique destiné à disparaître par suite de la concentration politique et de la concurrence croissante sur les marchés. Cependant dans le déclin de quelque-une des grandes villes, dont les domaines économiques étaient arrivés autrefois à des dimensions internationales, jouèrent un rôle des facteurs culturels, c'est à dire le succès parmi les groupes sociaux dominants d'une attitude à quitter les activités marchandes et financières et à vivre de la rente foncière. "A un cavaliere non è onesto andare dietro al guadagno", affirme à la moitié du XVe siècle un représentant d'une ancienne et riche famille siennoise. L'éloge de l'agriculture et de la propriété foncière revient bien souvent.

La transformation aussi, dans l'Italie centrale et septentrional, de la mosaïque des villes-état dans une structure politique fondée sur quatre grands états à dimension régionale (État pontifical, au XVe siècle beaucoup plus centralisé qu'auparavant, Milan, Venise, Florence) eut des conséquences importantes au niveau démographique, économique et social. Les villes capitales attirent à l'intérieur de leurs murs des familles éminentes qui arrivent des centres désormais assujettis. Le développement du bâtiment public et privé attire beaucoup de monde; l'ensemble des productions manufacturières favorise la ville dominante. Ça, on peut le voir bien, par exemple, pour Florence.

L'essor au cours du XVe siècle de quelques petits centres urbains (Chieri, Gandino, Pescia, Sansepolcro, Camerino, etc.) souligne leurs capacités à saisir les chances données de la nouvelle organisation politique, de la naissance de nouveaux systèmes de marché, des conditions favorables au développement des manufactures particulières, liées aux ressources locales. Cet essor, toutefois, modifie seulement dans le détail le tableau des hiérarchies urbaines.

2.- Le rôle des quatre villes principales (Venise, Milan, Gênes et Florence) se distingue davantage dans le milieu de l'Italie en vertu du processus de sélection, dont on a parlé. Ces grandes villes continuent à jouer un rôle très important au niveau international, surtout dans le secteur marchand et bancaire.

3.- Des modifications significatives arrivent à l'intérieur du secteur manufacturier, où la baisse d'ensemble de la production des draps de laine (il y avait une majeure concurrence de hors d'Italie) fut compensé par l'essor de l'industrie de la soie. La demande très forte d'objets de luxe favorisa le développement de l'artisanat.

4.- La simplification du tableau politique favorise la naissance des systèmes économiques sur base territoriale; elle développe une intégration complémentaire parmi les divers centres manufacturiers qui sont à l'intérieur du même état; elle stimule les vocations particulières de chaque ville et de chaque territoire; elle aide à la formation *in nuce* de marchés régionaux, parfois au de là même des confins politiques. La Sienne du XV<sup>e</sup> siècle, par exemple, en restant un état souverain, faisait partie intégrante d'un réseau de relations économiques qui aboutissaient à Florence.

5.- Aux changements dans l'économie correspondent des nouvelles hiérarchies à l'intérieur de la péninsule. Les villes de la Toscane, dans leur ensemble, reculent par rapport à celles de l'Italie du nord. Ce n'est pas un cas que à parler de « crise » pour l'époque de la Renaissance (XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle) sont étés des historiens comme Saponi et Fiumi, qui avaient étudiés l'économie des villes toscanes.

6.- A' la fin du Moyen Age naissent des nouveaux rapports dans le milieu économique européen. L'Italie – c'est à dire ses villes – reste dans l'ensemble la plus grande puissance économique; cependant ce n'est plus le cas d'utiliser des termes comme « empire économique » (Ph. Jones), qui répondait bien aux conditions du XIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIV<sup>e</sup>.

7.- Le royaume méridional et la Sicile font part, en mesure croissante, des échanges au niveau international avec un rôle pas simplement passif, grâce à la politique suivie par les rois aragonais à Naples (Alfonso et Ferrante) et grâce à l'intégration de la Sicile dans les réseaux méditerranéens.

Il s'agit de changements importants, où le facteur démographique se noue absolument avec l'évolution économique, politique et sociale; il s'agit de processus connus pour le moment seulement à grands traits.